

Le poids des choses — regard sur la poésie tchèque moderne

Petr Král

Volume 25, Number 5 (149), October 1983

Tchécoslovaquie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30595ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Král, P. (1983). Le poids des choses — regard sur la poésie tchèque moderne. *Liberté*, 25(5), 4-9.

PETR KRÁL

LE POIDS DES CHOSES

Regard sur la poésie tchèque moderne

La poésie existe, c'est tout ce dont nous sommes sûrs à son sujet. Même si nous nous résignons à l'enfermer dans le poème, elle ne cessera d'échapper à toute définition générale: chaque poète digne de ce nom, par son œuvre, la redéfinit à son image, et c'est précisément cet inachèvement grâce auquel elle est poésie. Sa beauté, son éclat ne sauraient être que ceux d'un nu foudroyé.

Tous les poèmes véritables, pourtant, ont en commun la recherche d'une complétude perdue. Alors même qu'ils ne livrent la pensée que par fragments, dans une course affolée et énigmatique où elle jaillit comme le sang d'une artère ouverte, ils sont portés par l'espoir de pouvoir restituer au réel, ne serait-ce que l'instant d'une énonciation, l'unité d'un monde: l'espoir de dire tout d'un seul coup, tout le mystère et tout le désir, et de saisir le réel dans le fragment comme une totalité. Le moindre poème, en ce sens, naît de la tentation d'écrire un poème définitif, un texte absolu qui, englobant tous les autres, les rendrait en même temps inutiles.

Ce qui, certes, revient aussi à dire, assez étrangement, que tout poème réellement écrit, si grand qu'il soit, démérite plus ou moins de la poésie en tant que «projet». Loin d'être la totalité désirée, il n'est qu'une de ses approches possibles, partielle et partielle. Pis encore, l'espoir de sa conquête, aussitôt qu'il a tra-

versé la parole, s'en retire pour ne nous laisser à nouveau qu'avec le vocabulaire, le «discours» et le style d'un seul. La parole s'efface devant les mots, l'unité entrevue s'évanouit derrière la particularité d'une manière ou même d'un «genre», toutes et tous fatalement inférieurs à l'étendue qu'ils espéraient conquérir. Ici, le poème se fait parasiter par la chansonnette, là, au contraire, il sacrifie trop à la seule peinture des belles images; ici encore, il se dessèche au profit d'une réflexion didactique, ou se gonfle d'eau par excès de confession sentimentale. Certains, comme Roger Munier ou Vratislav Effenberger, en sont venus à chercher refuge dans une poésie «minimale», délibérément réduite à une observation minutieusement notée ou à une prise de distance par rapport à tout lyrisme codifié. Paradoxalement, c'est souvent encore sous cette forme larvaire et «prosaïque» que le poème se maintient au plus près d'une plénitude, dans la mesure même où il n'est qu'un poème possible.

Des limites semblables à celles qui trahissent les poétiques individuelles cernent également tout territoire poétique national. La poésie allemande risque de démeriter de la poésie tout court par un excès d'abstraction, la poésie italienne ou espagnole par un excès de rhétorique. La poésie française, elle, diminue ses chances à la fois par une trop grande froideur et par une réduction de la beauté à la seule joliesse: le poème est plutôt un soupir qu'une méditation profonde, il retient plus volontiers du fruit son éclat que son mystère (et sa matière), en même temps qu'un concept et un goût excessif du bien-dire parasitent la sensation, la vident de sa substance et soumettent la réalité à l'ordre intellectuel de l'essai, cet autre jardin à la française. Les faiblesses de l'homme, bien sûr, sont aussi ses seules forces. S'il n'y a pas de poème absolu, il y a, en revanche, l'inépuisable richesse de la somme idéale de tous les poèmes fragmentaires, alimentée et nuancée sans cesse par les particularités mêmes qui en fixent les limites. Il n'en

convient pas moins d'avoir ces limites présentes à l'esprit, à chaque fois qu'on cherche à retrancher de la somme une de ses parties.

Quelles seraient alors les frontières à l'intérieur desquelles se tient, dans son ensemble, la parole des poètes tchèques? * On remarquera sans doute, dans le «dossier» qui suit, leur goût constant pour le concret du monde sensible, perçu à travers de nombreux détails «empiriques» qui abondent même là, comme chez Vladimír Holan, où s'affirme en même temps un goût de la réflexion métaphysique (l'alliance des deux est du reste tellement fréquente qu'elle constitue une «constante» à elle seule). Plutôt qu'un éparpillement impressionniste, ce sens du concret sert en même temps un assez singulier culte poétique de la matérialité même des choses; si certains poèmes tchèques semblent littéralement regorger de sensations et d'observations quotidiennes, au risque d'y perdre toute élégance, c'est que le *poids* du monde est en quelque sorte inséparable, pour leurs auteurs, de l'expérience de son mystère et de sa splendeur. La poésie tchèque, il est vrai, se distingue en même temps par une curieuse pudeur, sinon une «pauvreté». Rattachée encore largement à une mémoire campagnarde, même chez les poètes par ailleurs très citadins (comme Nezval ou Blatný), c'est là, comme certains ont pu le noter, la poésie d'un pays où rien, aucun bien, n'a jamais été vraiment donné et acquis, pas plus les richesses de la nature que la chance d'une vie dans l'indépendance. Ce qui, d'ailleurs, serait également la cause de son aspect «naturellement» métaphysique et transcendant: le paysage, là-bas, appellerait d'autant plus une intériorisation et la patiente conquête d'un supplément de clarté que son horizon est nu, qu'il ne s'offre que dans le dénuement et dans le retrait.

* *A l'exception du surréaliste Albert Marenčin, j'ai choisi de laisser de côté, ici, les auteurs slovaques, qui constituent dans la littérature tchécoslovaque un domaine relativement autonome (NdA).*

Peut-on aller jusqu'à parler à ce propos d'un certain moralisme? Leur goût de la pureté comme celui du «poids des choses», de la beauté en quelque sorte méritée par la lutte contre leur résistance, prend indéniablement ça et là, chez les poètes tchèques, des accents qu'on pourrait dire puritains. Ils ne sont pourtant pas séparables de ce qui fait leur contre-poids, une connaissance sceptique et lucide du monde et de la vie dont témoigne, entre autres, la place considérable que presque toute la poésie tchèque moderne accorde à l'humour. La «morale» qui s'y manifeste, du reste, n'est pas tant quelque moralité naïve qu'une morale de la poésie elle-même, de l'inquiétude et de la richesse intérieure opposées à la vie aliénée par l'intérêt et par un matérialisme «aveugle». Loin d'être son ennemie, la splendeur du monde sensible en est donc une alliée naturelle, même si elle n'est pas exclusivement perçue comme une source de jouissance.

L'actuelle désintégration du monde, due à la crise du sens moral le plus élémentaire, pare après tout comme d'une nouvelle lumière le puritanisme lui-même. La poésie tchèque, en ce sens, apparaîtrait jusque dans ses excès (dans ses limites) comme quelque trésor d'humanité perdue, à un degré qui ne trouverait que peu d'équivalents. Son «paysage» lui-même, avec ce mélange d'éléments campagnards et urbains qui le caractérise, et auquel correspond une sensibilité à la fois moderne et encore ancrée dans une mémoire ancestrale, fait à cet égard figure d'un dernier témoignage sur un monde habitable, d'ores et déjà voué à la disparition. C'est là un univers dont le mystère n'empêche pas une familiarité, où les choses et les êtres ne sont pas des accidents mais des fruits, qui résument un mûrissement et un cheminement et dont chacun est doué d'un parfum et d'une lumière propres, un univers où le crépuscule, les contours des arbres ou des maisons, le dessin attendri d'un horizon ou d'une clôture sont encore un langage dans lequel le silence, toutefois, tient une place essentielle: un

univers riche, en d'autres mots, de ses manques et de ses limites mêmes et où l'homme est en exil mais se tient cependant toujours, si l'on peut dire, à la portée de sa destinée. Un univers-jardin (ou mieux encore verger) où l'étrangeté du monde elle-même vient se coucher, le soir, parmi les outils, et où on n'a pas perdu l'habitude de saluer le voisin, même quand on sait qu'il est de la police.

L'intimité même de cet univers, il est vrai, est encore également une limite. On peut trouver, parfois, que la poésie tchèque vit trop sur elle-même (les circonstances qui sont actuellement les siennes y sont évidemment pour beaucoup), que sa lucidité s'accompagne d'une douceur de violon à l'ancienne qu'elle aurait intérêt à accorder un peu plus à la froideur du monde actuel (plutôt qu'à sa seule cruauté), quitte à y perdre un peu de son intériorité. Reste que cette intériorité, jusqu'à nouvel ordre (et comparée à l'actuelle poésie «en Occident»), est une de ses qualités et de ses constantes les plus évidentes, même chez les auteurs qui cherchent par ailleurs à la sortir des formes poétiques trop éprouvées. C'est du reste pourquoi le choix des textes qu'on va lire* laisse pratiquement de côté les poèmes de type «expérimental», dont pourtant la poésie tchèque moderne, de Nezval ou Biebl (son collègue du «poétisme») à Kolář, Hiršal ou Juliš, offre de nombreux exemples: l'inventaire des formules me semblait moins important (et significatif) que celui des sensibilités et des différentes «visions du monde», lesquelles, tout compte fait, ne se laissent jamais saisir aussi bien qu'à travers des textes simples. Ce choix, forcément incomplet et marqué par des préférences personnelles, met de même délibérément l'accent sur les formes les plus intimes de la révélation poétique; j'ai opté pour la densité d'un condensé contre la grandiloquence, pour la

* *Tous les poèmes, à l'exception de ceux qui sont suivis d'une indication différente, ont été traduits du tchèque par Petr Král (NDLR).*

suggestion et le murmure contre la parole musclée, pour la fragilité d'une révélation par lueur ou par frisson contre les coups de marteau et les feux d'artifice. L'intensité, en d'autres mots, m'importait plus que l'abondance et son *spectacle*...

Que dire de plus? La quasi-totalité des textes qui suivent étaient inédits en français. Cela n'empêchait pas le ciel d'être bleu, ni les villes d'être grises. Mais il se peut que cela ait privé inutilement, ici, ce bleu et ce gris de quelques nuances; et pas nécessairement des plus négligeables.

Paris, juin 1983.

Né à Prague en 1941, Petr Král vit à Paris depuis 1968. Poète, essayiste, critique de littérature, d'art et de cinéma, il a publié *Christian Bouillé* (1979), *& Cie* (1979), *Routes du paradis* (1981), *Du gris nous naissons* (1982) et, récemment, *Le Surréalisme en Tchécoslovaquie (choix de textes 1934-1968)*.